

Alice Munro, Beth Powning, David Montrose

Hélène Rioux

Number 158, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78050ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2015). Review of [Alice Munro, Beth Powning, David Montrose]. *Lettres québécoises*, (158), 33–35.

☆☆☆☆ ½

ALICE MUNRO

Rien que la vie

Traduit de l'anglais (Canada)

par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso

Montréal, Boréal, 2014, 320 p., 27,95 \$.

Chère vie

En anglais, le dernier recueil de nouvelles d'Alice Munro s'intitule *Dear Life*, Chère vie. Et c'est vraiment le dernier : l'auteure, lauréate du prix Nobel de littérature en 2013, a en effet annoncé qu'elle prenait sa retraite et ne publierait plus de livres.

Rien que la vie — le titre français — comprend quinze nouvelles dont l'intrigue se déroule, la plupart du temps, dans des villages de l'Ontario, pendant ou peu après la Seconde Guerre mondiale, parfois dans les années soixante. Les personnages, souvent féminins, n'ont pas des destins spectaculaires, loin de là. Leurs existences sont étriquées, tristounettes, pleines de frustrations, d'espoirs déçus, de mesquineries et de petites trahisons.

Avec un sens aigu de l'observation, une lucidité non dénuée de compassion, un sens rare de la concision — une vie entière en quelques pages, sans un mot de trop —, Alice Munro nous les présente dans toute leur vérité, pas très glorieuse mais indiscutablement pathétique. Plus vrais que nature. Humains, trop humains, comme on dit.

L'amour est sans issue

Ces nouvelles sont parfois écrites à la première personne, parfois à la troisième. Quand elles parlent d'amour, c'est presque toujours sur un ton désenchanté. Je pense à « Amundsen », par exemple, où une jeune institutrice va enseigner dans un hôpital pour enfants tuberculeux pendant la guerre. Le directeur, un homme froid et autoritaire, qui pourtant la fascine, la demande en mariage et l'abandonne sans explication le jour même des noces. Mariée à un autre, elle le croquera des années plus tard dans la rue. Ils ne se diront que des banalités.

Pas d'appel hors d'haleine, pas de main sur mon épaule quand j'ai atteint le trottoir d'en face. [...] Quant à moi, je ressentis à peu près la même chose qu'en quittant Amundsen, dans ce train qui m'emportait, encore estourbie et débordante d'incrédulité. Rien ne change jamais vraiment dans l'amour. (p. 80)

Dans « Corrie », une femme a une liaison avec un architecte marié. Il lui fait croire qu'il est victime de chantage. Plus riche que lui, elle offre de payer la somme exigée — deux fois par année, en billets. Jusqu'au jour où elle comprend que la maîtresse chanteuse n'a jamais existé et que c'est son amant qui empochait l'argent.

C'est ainsi qu'ils vont laisser les choses. Trop tard pour faire quoi que ce soit d'autre. D'ailleurs, ç'aurait pu être pire, bien pire. (p. 174)

Les quatre dernières nouvelles, plus ou moins autobiographiques, racontent des épisodes de la jeunesse d'Alice Munro : un désir inexplicable, pratiquement irrésistible, d'étouffer sa sœur pendant son



ALICE MUNRO

sommeil, la maladie de Parkinson de sa mère, les déboires financiers de son père.

Je crois qu'elles sont les premières et dernières choses — et aussi les plus proches — que j'aie à dire de ma propre vie. (p. 253)

Chère vie, comme une lettre, une suite de lettres d'adieu adressées à la vie. Un magnifique recueil.

☆☆☆

BETH POWNING

La femme du capitaine

Traduit par Sonya Malaborza

Moncton, Perce-Neige, coll. « Littoral », 2014, 440 p., 24,95 \$.

Un voyage initiatique

Née à Whelan's Cove, sur la côte de l'Atlantique, au Nouveau-Brunswick, Azuba Galloway rêve depuis l'enfance de partir en mer, de faire le tour du monde, de vivre une vie d'aventure. Alors quand, à dix-neuf ans, elle est demandée en mariage par le capitaine Nathaniel Bradstock, elle croit que son rêve va enfin se réaliser. Mais il refuse qu'elle le suive sur son bateau.

Frustrant d'être la femme du capitaine quand il faut rester au port à l'attendre. L'histoire commence quand Azuba, déjà mère d'une fillette, fait une fausse-couche. Nathaniel ne reviendra pas avant de longs mois. Elle est triste et s'ennuie. Elle se lie d'amitié avec le

jeune pasteur, Simon Walton, peintre à ses heures. Ils vont un jour se promener et, surpris par la marée montante, doivent se résigner à passer la nuit sur un rocher. En tout bien tout honneur, il va sans dire, n'empêche que l'événement fait scandale au village. Et ce scandale éclabousse Nathaniel quand il rentre de son périple. Se croyant déshonoré, il n'a, croit-il, d'autre choix que d'emmener femme et enfant quand il part pour un nouveau voyage.

L'odyssée

Azuba déchant vite une fois sur le *Voyageur* — c'est le nom du navire. La vie en mer est en effet loin de se révéler l'expérience exaltante qu'elle avait imaginée. Rien ne lui sera épargné : le mal de mer dont elle souffre au début, le confinement, car, sauf à l'heure des repas, elle doit rester dans sa cabine à coudre ou à amuser sa fille Carrie, la monotonie du quotidien. Puis les dangers se suivent : les tempêtes, le froid ou la chaleur intenses, la maladie et la mort de quelques matelots (scorbut, chute), la faim (encalminés pendant une dizaine de jours, ils manquent de vivres et sont réduits à manger de la soupe aux asticots), une tentative de mutinerie. Et que dire de ces journées aux îles Chincha, au large du Pérou, où elle voit comment des malheureux, esclaves autochtones, forçats, coolies chinois, sont forcés d'extraire le guano qui servira à engraisser le sol épuisé du vieux continent ? Une cinquantaine d'entre eux commettront un suicide collectif en se jetant à l'eau du haut d'une falaise.

De nouveau enceinte, Azuba choisit pourtant de le cacher à Nathaniel, de peur qu'il ne l'oblige à passer sa grossesse sur la terre ferme.

Heureusement, il y a les escales, Londres, San Francisco, Anvers où elle mettra en toute sécurité son fils au monde, les grands hôtels et les mets raffinés.

Le retour

Mais il faut revenir. Nathaniel doit se rendre à Hong Kong et il préférerait qu'Azuba et les enfants rentrent directement au pays sur un autre navire. Elle refuse, elle veut rester à ses côtés. Mauvaise idée. Des pirates les attaquent. Plusieurs membres de l'équipage sont tués, la gouvernante des enfants est enlevée, Nathaniel est grièvement blessé. (C'est à se demander comment tant de malheurs peuvent arriver coup sur coup. Mais on est dans un roman, bien sûr.)

Après ce dernier épisode traumatisant, Nathaniel souffre de vertiges. « C'est fini. C'est fini pour moi, la mer » (p. 404), constate-t-il avec amertume. Il rentre au port avec sa famille sur un de ces nouveaux bateaux à vapeur et comprend alors que l'époque des navires en bois est bel et bien révolue. Il deviendra arboriculteur fruitier.

Roman convaincant, impeccablement documenté — l'auteure s'est notamment basée sur des journaux intimes tenus par des femmes et des carnets de bord de capitaines —, *La femme du capitaine* a remporté le *Barnes and Noble Discover Award Book* dans sa version originale. Il a également été en nomination pour l'*International IMPAC Dublin Literary Award*.



BETH POWNING



Née aux États-Unis, Beth Powning a immigré au Canada en 1969. Elle a reçu en 2010 le Prix du Lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick pour l'excellence dans les arts littéraires.

☆☆

DAVID MONTROSE

Meurtre à Westmount

Une enquête de Russell Teed

Traduit de l'anglais (Canada) par Sophie Cardinal-Corriveau

Montréal, Hurtubise, 2014, 264 p., 22,95 \$.

Polar vintage

Né au Nouveau-Brunswick en 1920, David Montrose, de son vrai nom Charles Ross Graham, est arrivé à Montréal en 1941 pour poursuivre ses études à l'Université McGill. Il a été analyste en chimie, économiste et professeur d'université avant de s'installer à Toronto comme rédacteur à la pige. Il a publié trois romans policiers dans les années cinquante et un dernier était sous presse en 1968, année de sa mort.

C'est à peu près tout ce qu'on sait de lui. Ses livres, jusqu'à récemment pratiquement introuvables en anglais, n'avaient jamais été traduits en français. Les éditions Hurtubise ont décidé de combler cette lacune et de publier le premier titre, *Meurtre à Westmount* — bizarrement, en anglais, c'était *The Crime on Cote des Neiges* — mettant en scène le détective Russell Teed. Cela en valait-il la peine ?

L'intrigue

L'intrigue ? Martha Scaley, une femme très riche habitant à Westmount, a appris par une lettre anonyme que le mari de sa fille Inez, un certain John Sark, est déjà marié. Elle fait appel au détective privé Russell Teed pour tirer la chose au clair. Spécialisé dans les affaires de fraude, il accepte néanmoins, à contrecœur, et le voilà embarqué dans une série d'aventures où les cadavres vont tomber comme des mouches. Pour commencer, celui de l'objet de sa recherche, qu'il retrouve nu comme un ver, enroulé dans un drap dans la cuisine de son appartement, la poitrine percée d'une balle. L'affaire pourrait s'arrêter là, mais notre enquêteur est curieux. Suivant un plan gribouillé sur un bout de papier, il se rend à un chalet sur une île dans les Laurentides et, là, il tombe sur un deuxième macchabée. Coup de théâtre : c'est encore John Sark,



sauf que, cette fois, il est habillé et que deux balles l'ont achevé, une dans le cou, l'autre dans le front. Il avait donc un double. Oui, mais pourquoi? Et qui est l'assassin?

Tous les ingrédients sont présents. Nous avons un privé désabusé, grand amateur de bière Dow et de rye dont il aromatise, à l'occasion, son verre de lait, des truands laids et méchants, des femmes fatales en petite tenue sinon complètement nues, des millionnaires, un trafic d'héroïne, un policier brutal, mais pas trop futé, nommé Framboise.

Tout ça dans un Montréal passablement glauque à la fin des années quarante avec ses tripots et ses clubs mal famés. Les polars sont souvent des romans d'atmosphère et, dans ce cas-ci, elle est plutôt bien rendue.

Sophie Cardinal-Corriveau a choisi de parsemer sa traduction de mots anglais sans qu'on comprenne vraiment pourquoi.

Et pourtant... Je ne sais pas pourquoi, mais j'attendais plus. Peut-être parce qu'on avait comparé l'auteur à Raymond Chandler. C'est loin d'être aussi bon. Je sais bien qu'il s'agit ici de ce qu'on appelle en anglais *pulp fiction* et qu'il ne fallait pas m'attendre à retrouver de la grande littérature. Les personnages ne sont pas là pour avoir des états d'âme et des angoisses existentielles. Je me demandais plus tôt s'il avait valu la peine de sortir Montrose de son purgatoire. Ceux qui recherchent une ambiance rétro seront comblés, et je me dis qu'un cinéaste de talent pourrait en tirer un film intéressant. Les autres seront, comme moi, déçus.

Sophie Cardinal-Corriveau a choisi de parsemer sa traduction de mots anglais — *yeah, sure, bastard, damn, my God, bullshit, gun, son of a bitch*, pour ne nommer que ceux-là — sans qu'on comprenne vraiment pourquoi. Était-ce pour donner un genre de couleur locale, pour qu'on comprenne bien que les personnages s'exprimaient en anglais? À mon avis, ce n'était pas nécessaire.

Livres scolaires : la catastrophe!

Nous avons déjà parlé de la question du livre scolaire et des déclarations intempestives d'Yves Bolduc, l'ex-ministre de l'Éducation, mais il faut y revenir puisque les conséquences de ses paroles ont provoqué des effets désastreux. On dit toujours que les paroles passent, mais que les écrits restent. Dans le cas des achats de livres dans les écoles, cet adage a été de toute évidence contredit. Même si le gouvernement Couillard est revenu sur sa décision et a clairement indiqué qu'on devrait maintenir le cap des achats de livres dans les écoles primaires et secondaires, les directeurs ont fait la sourde oreille. L'enveloppe de 8,3 millions de dollars destinée aux achats de livres a été, semble-t-il, déviée de son objectif.

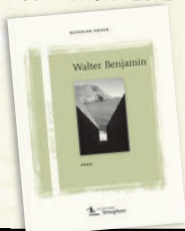
Selon M^{me} Katherine Fafard, directrice générale de l'Association des libraires du Québec (ALQ), « La lettre du ministre s'est rendue dans les mains des directeurs des commissions scolaires, mais pas nécessairement à ceux qui font les achats. Des [bibliothécaires] nous ont dit que l'argent avait été budgété autrement et que, malgré la lettre, il n'y aurait pas autant d'achats cette année ». [Le Devoir, 01.04.2015] Résultats? Les librairies ont connu une baisse des achats qui a varié de 20 % à 80 %, ce qui représente une perte de revenus extrêmement importante dans certains cas. Si importantes qu'elles risquent de fragiliser encore plus des librairies étant donné l'année désastreuse enregistrée en 2014. Les statistiques ne sont pas officielles, mais on avance, sans trop de risque d'erreur, des pertes de ventes de près de 10 %. Du jamais vu, comme cela a été dit dans l'éditorial de ce numéro.

Disons-le tout net: ce déplacement monétaire a été fait de façon illicite, si j'en juge par les directives du gouvernement. Ainsi, tout se passe comme si la décision de M. Bolduc avait été prise à la lettre alors qu'elle n'aurait pas dû l'être, puisque la marche arrière du ministre — suivie de sa démission — a eu lieu peu de temps après l'annonce des coupes dans le secteur du livre. Marche arrière pas suffisamment tardive pour justifier un si important déplacement monétaire.

Cet accroc aux procédures arrive à un bien mauvais moment. M^{me} Marie-Hélène Charest, présidente de l'Association des bibliothécaires et des documentalistes du réseau de l'éducation, se montre très critique: « On est toujours méfiant par rapport aux mesures du ministère en matière de livres. Mis à part les huit dernières années, l'historique du financement des bibliothèques scolaires au Québec est loin d'être reluisant. Notre système est fragile. Il faut investir des fonds de façon récurrente pour réellement développer la collection d'une bibliothèque. » [Le Devoir, 01.04.2015]

Le dossier est entre les mains du ministre François Blais. Il est question de reddition de comptes de la part des commissions scolaires, mais si l'argent a été dévié de son but premier, qui paiera?

NICHOLAS HAUCK
Walter Benjamin
ESSAI | 96 PAGES | 17,95 \$
COLLECTION « LIBRE À VOUS »



La pensée de Benjamin appliquée à notre société contemporaine.

ALAIN POISSANT
T'es où Célestin?
ROMAN | 196 PAGES | 20,95 \$



Un roman en hommage aux femmes et aux enfants des Patriotes.

ÉRIC DE BELLEVAL
Reportages sous influences
ROMAN | 261 PAGES | 26,95 \$



Mainmise sur le pétrole et les diamants en Ouganda.

KARINE LÉGERON
Cassures
NOUVELLES | 130 PAGES | 17,95 \$



Treize nouvelles, treize situations. Pour le meilleur ou pour le pire.